

ANTONIO DIKELE DISTEFANO



Invisible



LIANA LEVI

Émissions radio, télé et internet

Italie à Paris, entretien avec Antonio Dikele Distefano

<https://www.youtube.com/watch?v=coye096CQBA>

Des polars et des notes, "Invisibilité et dissimulation", le 26 octobre 2021

<https://www.radioevasion.net/2021/10/26/des-polars-et-des-notes-83-invisibilite-et-dissimulation/>



France

Noir et invisible en Italie, il en a fait un roman

À travers son livre *Invisible*, Antonio Dikele Distefano, un Angolais vivant en Italie, met en lumière les jeunes noirs qui grandissent dans une Europe pleine de clichés.

Rencontre

« Les premiers textes que j'ai écrits, c'était une façon de hurler », lâche calmement et avec un petit sourire Antonio Dikele Distefano. Le personnage d'*Invisible*, son premier roman, est un gamin taiseux, timide, qui ne sait pas où est sa place. « J'étais comme ça. J'ai longtemps laissé les autres parler à ma place. Écrire m'a débloqué. »

Avec des parents originaires d'Angola, en Afrique, on a beau être né en Italie, l'État ne vous donne pas la nationalité. « On est perçu avant tout comme un noir, potentiellement menaçant. » Ce sont ses émotions qu'il a retranscrites d'abord dans un livre, puis une série, à l'affiche en ce moment sur Netflix.

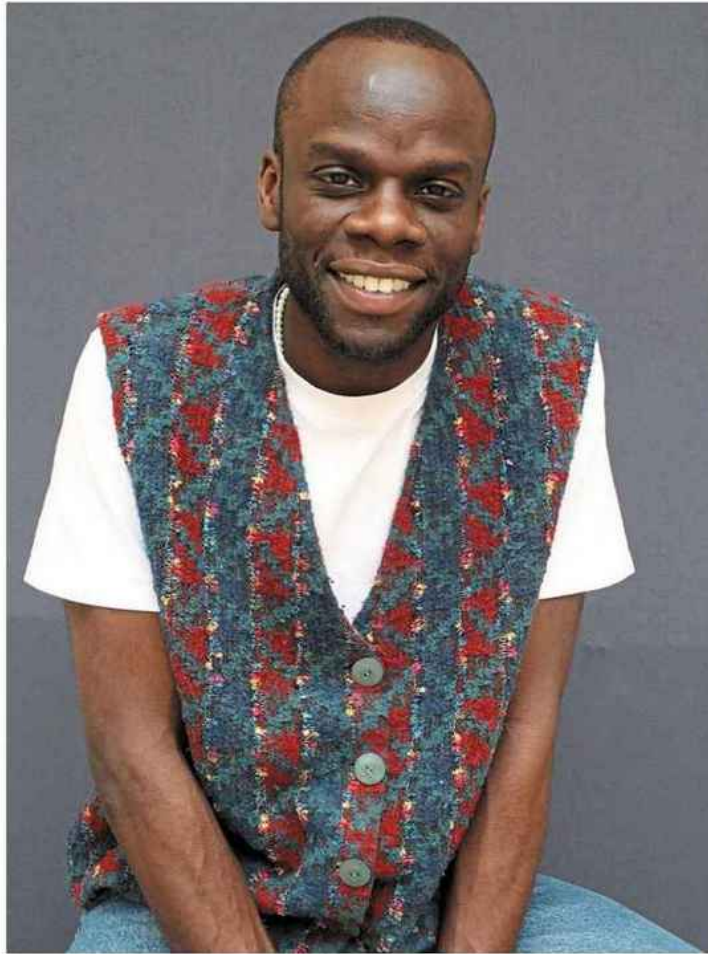
Antonio Dikele Distefano met en scène Zéro, ses copains, sa sœur, ses parents, des héros noirs qui se battent chaque jour pour rester à flots. Les vêtements élimés, les regards en coin dans le bus, l'étonnement des Italiens quand ils trouvent que ces jeunes parlent bien leur langue « alors qu'on est nés dans la même ville ».

Renoncer pour être plus fort

Les mots sont clairs et directs. C'est à la fois tendre et violent, désespérément optimiste. « Être invisible, ne pas compter au regard des autres, c'est très difficile. À un moment, mon héros dit qu'il faut renoncer à ceux qui ne te remarquent pas. La fragilité qui devient une force, c'est mon fil rouge. »

Ce n'est même pas l'idée d'être accepté ou pas qui l'a longtemps miné. Mais bien celle de ne même pas exister aux yeux des autres. À l'écran, Zéro fait un pied de nez à la fatalité. Cette invisibilité devient un superpouvoir qui permet à l'adolescent de voir s'en être vu.

Longtemps, le gamin italien a envié la sérénité de ceux qui vivent loin des cités, inconscients de tout ce qui leur tombe dans le bec. « La vie nous traitait comme si elle voulait notre peau et puis finalement, elle nous la lais-



À bientôt 30 ans, Antonio Dikele Distefano n'est plus invisible grâce à un roman et une série sur Netflix, qui parle de la difficulté de trouver sa place dans la société.

PHOTO : BASSO CANNARSA, OPRALE

sait », commente son personnage. Et puis l'existence d'Antonio Dikele Distefano a changé. Ses textes postés sur les réseaux sociaux ont plu. Une maison d'édition l'a repéré. Netflix a acheté les droits et lui a proposé de scénariser sa fiction pour devenir la série *Zéro*.

Au printemps prochain, le bientôt trentenaire prendra la caméra. Il va tourner son premier film, imaginé autour de deux frères amoureux de la même femme. Petit à petit, sa palette

professionnelle se développe. « Pour un gars qui n'a pas fini l'école, mon parcours prouve que blanc ou noir, tant que tu rapportes de l'argent, les sphères t'acceptent. »

Le jeune homme ne voit pas en sa réussite un modèle pour ceux qui sont nés comme lui de parents étrangers. « Il faut se méfier de l'idée qu'on s'exprime pour les autres. Les plus grandes œuvres, les plus grandes chansons, que ce soit une berceuse ou Dante, n'étaient dédiées

qu'à une seule personne. » Il s'accroche à cette idée quand il allume son ordinateur. « Quand j'ai pris conscience que j'écrivais, j'ai tout de suite eu envie d'être lu, mais j'ai du mal avec le fait d'être écrivain, car je ne veux pas que mes phrases soient conditionnées par le regard du lecteur. »

En référence à James Baldwin, écrivain américain fondateur sur les questions raciales et sociales, un de ses héros déplore qu'il manque toujours un noir pour photographier les noirs.

France et Italie, différents regards

« Dans mes romans, je suis devenu ce photographe. L'Italie est un pays complexe, où ce n'est pas toujours évident d'apporter son regard sur le réel. La France est beaucoup plus en avance sur ces questions de diversité, estime l'auteur. Et en Italie, on a souvent la prétention de savoir raconter une histoire qui n'est pas la sienne et ça ne pose pas de problème à la majorité des gens. En France, si on filme les jeunes de banlieue, on commence toujours par aller leur parler. »

Aujourd'hui, le gamin inquiet est devenu un adulte solide. Ses mots l'ont aidé à se comprendre. « Chacun de nous équivaut à un 20/20. Ce qui compte, c'est la capacité à reconnaître en l'autre la valeur qu'il porte. J'espère donner le maximum quand je suis en face de quelqu'un et que la personne le perçoit. »

Son nom sur la couverture des livres et des génériques, Antonio Dikele Distefano le voit comme un bouclier. « Pour ma famille, mes amis. Le jour où on les réduit à une image de noir, de délinquant, je veux que mon neveu puisse dire : c'est faux, regardez ce que fait mon oncle. »

Karin CHERLONEIX.

Invisible, Éditions Liana Levi. 224 pages. 16 € et 11,99 € en numérique. *Zéro*, série sur Netflix.



CHRONIQUE



PIERRE ADRIAN

« Je suis italien »

« A

ucun de nous n'avait la nationalité italienne. Aucun de nous n'était jamais sorti d'Italie. » Ainsi parle Antonio Dikele Distefano, né en Italie de parents angolais il y a vingt-neuf ans de cela. Cet automne est sortie en France la traduction de son dernier livre (*Invisible*, éditions Liana Levi, 16 euros), qui a inspiré la série à succès *Zéro*. Il y raconte la quête d'identité d'un garçon balancé entre deux cultures, celles de ses parents, de ses ancêtres. Et celle d'un pays où on lui rappelle sans arrêt qu'il n'est pas vraiment chez lui.

À Ravenne, c'est en jouant la *tedesca*, un foot de rue, qu'il rencontre ses copains de galère. L'amitié commence autour d'une balle en plastique ; tu sais jouer au foot, tu es accepté. La première fois d'ailleurs, Antonio se souvient que son pote Claude portait le maillot de l'Inter floqué Ronaldo. Le numéro 10, avant que Zamorano ne lui cède le 9. « Nous, écrit-il, on avait juste besoin d'un ballon et du beau temps. » Son père l'emmène parfois jouer sur un parking en espérant qu'il deviendra footballeur. Mais sa mère, qui tient un magasin d'alimentation exotique, préfère que son fils rentre un jour en Angola avec un diplôme italien. En ville, Antonio et ses copains, on les surnomme « Balotelli ». Parce que les Noirs, de toute façon, sont tous pareils. En 2006, sous les drapeaux italiens qui pendent aux balcons, le visage collé contre la vitre d'un bar, ils supportent la France par provocation. « Au but de Zidane, on s'est tous sauté dans les bras. » C'est leur revanche de gosses car, jusque-là, les Français ne les avaient jamais traités de nègres eux.

Alors que chaque week-end de Serie A offre le spectacle désolant des cris de singe dévalant des tribunes, *Invisible* est un livre important. Il témoigne des stéréotypes d'une société où l'on peut être né à Rimini, parler l'italien comme sa langue maternelle, mais devoir payer pour un permis de séjour. Là-bas, même les carabinieri qui contrôlent Antonio et ses amis, ignorant la loi, s'étonnent qu'ils n'aient pas la nationalité italienne : « Mais vous parlez parfaitement... » L'auteur raconte aussi que les « négros », les petites moqueries au quotidien, au fond, cela reste de la bêtise avant d'être fondamentalement du racisme. « Le racisme était ailleurs. C'était d'être né en Italie et, à l'âge de 9 ans, à l'occasion d'un voyage scolaire à Londres, se faire bloquer à l'aéroport faute de visa et comprendre à cet instant précis qu'on n'était pas comme les autres. » À la douane, ses camarades de classe le regardent sans comprendre pendant que le garçon répète en boucle : « Je suis italien. Je suis italien. Je suis italien. »

Aujourd'hui, Distefano produit du rap, il écrit, et son histoire est connue de tous en Italie. Enfant à l'adolescence confisquée, il jure que l'on peut toujours s'en sortir. *Invisible* est un livre aussi poignant que les larmes de Mario Balotelli, aussi puissant que ses frappes des 20 mètres. ●

PIERRE ADRIAN EST
ÉCRIVAIN. DERNIER
OUVRAGE PARU :
« LES BONS GARÇONS »,
AUX ÉDITIONS
DES ÉQUATEURS.

Un Noir



Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public

Périodicité : **Hebdomadaire**

Audience : **937000**

Sujet du média : **Lifestyle**

Mode-Beauté-Bien être,Culture/Arts



Edition : **Du 05 au 06 novembre**

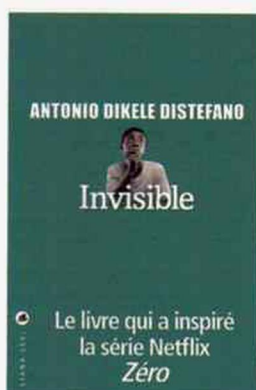
2021 P.88

Journalistes : **I. P.**

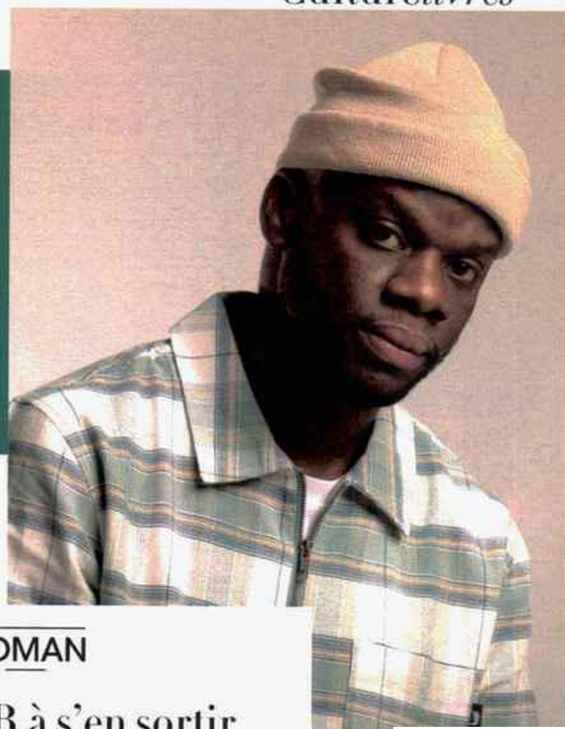
Nombre de mots : **147**

Valeur Média : **14750€**

Culture/livres



Invisible, d'Antonio Dikele Distefano, Éditions Liana Levi, 224 p., 16 €. Traduit par Marianne Faurobert.



ROMAN

RÉUSSIR à s'en sortir

On voudrait que cesse leur tristesse. Celle de tous ces enfants d'immigrés que la pauvreté et l'échec de leurs parents flinguent en plein vol. Le narrateur grandit dans une banlieue italienne avec son père et sa sœur, et raconte son sentiment d'invisibilité, parce qu'il est noir. L'exclusion, le racisme, l'obsession de s'en sortir... et aussi l'amitié qui le lie à ses copains frères de rêves, la découverte du désir et de l'amour. Une mélancolie poignante étreint ce roman, à l'écriture aussi concise qu'intense, qui a inspiré la série *Zéro*, dont l'auteur fut le scénariste après avoir débuté, passionné de rap, en créant un label et un magazine en ligne musical. Un texte nécessaire et troublant. **I. P.**





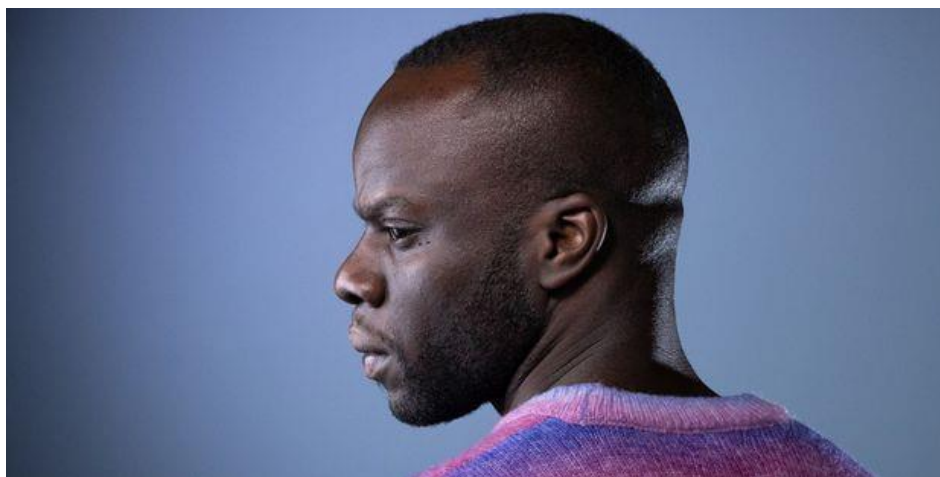
Tolérance Zéro

Le narrateur d'*Invisible* est né en Italie, de parents angolais. Il faut attendre la dernière page pour connaître son nom. Dans son quartier, tout le monde l'appelle Zéro. Il se décrit comme «un enfant bourré de problèmes, qui faisait semblant d'être joyeux et désinvolte pour masquer le reste». Le reste, c'est le traumatisme de la séparation de ses parents, l'expulsion de Zéro et de sa sœur Stefania du domicile de leur mère par le nouveau compagnon de celle-ci, la découverte de l'homosexualité du père et enfin le racisme ordinaire et «l'arrogance de l'homme blanc qui nous faisait souffrir». Pourtant l'Italie n'est pas un pays raciste, affirme l'auteur, il appartient aux enfants d'immigrés de «s'imposer avec des projets et des signaux positifs» au lieu de rester «invisibles». C'est ce qu'il a fait: fondateur d'un label discographique, il est le scénariste de la série *Zéro* sur Netflix, inspirée de son roman. L'attachant héros dudit roman ne connaîtra hélas pas la même réussite!

J.T.
« Invisible », Antonio Dikele Distefano, éd. Liana Levi, 224 p., 16 €.

Avec Antonio Dikele Distefano, tout le monde voudrait avoir "Zéro"

LA VIE EN NOIR - Karen Lajon chronique "Invisible" d'Antonio Dikele Distefano. Ce jeune auteur italien, qui cartonne sur Netflix avec la série "Zéro" inspirée de son roman, revendique une place pour tous les Afro-descendants dans son pays.



L'écrivain italien Antonio Dikele Distefano, le 5 octobre à Paris. (AFP)

N'en déplaise à tous ceux qui veulent tout ramener au continent africain dès qu'il s'agit d'immigrants, la spontanéité avec laquelle Antonio Dikele Distefano lance au détour d'une phrase "Je suis italien", et pas Italien Africain ou descendant d'Africain, prouve encore une fois que l'identité est culturelle et ne se résume pas à une couleur de peau ou à une appartenance ethnique. Le jeune écrivain qui cartonne sur Netflix avec la série *Zéro* inspirée de son roman, était de passage à Paris et il nous fait partager sa bonne humeur teintée d'une sacrée réflexion.

Il a commencé par rater son avion et pour une fois, pas la faute de la compagnie Alitalia réputée pour ses grèves et ses retards. Non, la faute à la jeunesse qui prend tout autant son temps qu'elle vit à cent à l'heure. Alors le voilà attablé dans un café de la Place de l'Odéon à Paris, pas peu fier de tout l'intérêt que le monde de la culture française

désormais lui accorde. D'autant que ce livre, *Invisible*, est très différent des cinq précédents. Eh oui, déjà cinq ouvrages à seulement vingt-huit ans.

L'auteur l'avoue avec une candeur touchante, celui-ci est différent. Mais pour une raison à laquelle on ne s'attend pas : "Cette fois, je n'ai pas eu l'argent comme obsession, je ne me suis pas dit, je vais écrire un ouvrage qui rapporte beaucoup. Avant, c'est vrai, j'avais ça en tête. J'ai voulu expliquer quelque chose de précis, parler d'authenticité." Quand on est issu d'un milieu qui a dû batailler pour s'en sortir, il n'y a pas de faux-semblants, et le rapport à l'argent est tout aussi décomplexé que dans la société américaine. *Business is business and time is money*. "Gagner beaucoup, c'est bien, assume le jeune auteur, cela donne des moyens, on peut aller au restaurant avec sa copine, on peut voyager, c'est une échelle, un ascenseur, c'est une étape vers la liberté, et quand vous en avez manqué, vous en connaissez d'autant plus la valeur." Exit le tabou de la petite monnaie et des gros chèques.

L'art de l'attaque et de sa conclusion

"Mes parents se sont séparés parce que ma mère avait trompé mon père." Des pépites du même genre, l'auteur italien en a plein les chapitres. L'art de l'attaque et de sa conclusion. Comme celle-ci : "Les Blancs voient toujours de la méchanceté chez les Noirs", selon la maman. Une phrase qui fait sourire l'auteur. L'expérience récente sous les feux de la rampe le rend plus modéré. On devine qu'il peut parfois se montrer plus militant. "Elle a en partie raison parce que on voit souvent du danger à l'approche d'un Noir mais c'est un problème d'éducation et avec les nouvelles générations, ça bouge un peu."

En attendant, les années passent pour le héros du livre. Sept ans puis huit ans, "ça n'a pas traîné le chéri de maman est venu vivre chez nous". Neuf ans, la maman le dégage lui et sa sœur Stefi, en les envoyant chez ce père pas assez viril à son goût. C'est un double divorce, celui de ses parents mais aussi celui de l'enfant qu'il est. "J'ai divorcé du monde". Il sera "Zéro". Il faut dire qu'il a vu papa embrasser "Oncle Thierno", le Sénégalais. Ce n'est pas l'homosexualité de son géniteur qui gêne l'enfant mais le fait d'avoir été trompé.

Etre Noir dans un monde de Blancs

Puis arrive le regard des autres. Celui qui vous fait comprendre que vous n'êtes pas comme tout le monde. Vous êtes Noir dans un monde de Blancs. On le renvoie, le réduit sans arrêt à ses origines alors que lui ne connaît que l'Italie. "On nous appelle les nouveaux Italiens". Néanmoins, la vie en HLM s'organise. Il se fait des copains. Claude, Inno, et le foot. Ah le foot, la courroie de transmission, le lien qui unit les hommes. L'auteur n'échappe pas à la règle, il fait partie de ces écrivains, intellectuels ou encore philosophes qui défient le bon sens que certains croient posséder en criant haut et fort

que le foot est l'opium du peuple ou la version moderne du fascisme. Pas la peine d'essayer de leur faire changer d'avis, il faut savoir abandonner certains combats. Sharif rejoint la petite troupe. A 12 ans, le môme devient un homme. Ou presque. Derrière tout ça, une fille, Denise et une mini tournante pas très glorieuse pour les trois lascars.

Le racisme, explique aujourd'hui, c'est un bagage que l'on porte avec soi, on choisit de le poser ou pas

Les années passent, le père entame une descente sociale aux enfers, la précarité s'installe, il a 14 ans et les contrôles avec les flics s'intensifient avec toujours la même surprise, "ah mais vous parlez comme de vrais Italiens". Et pour cause... "Le racisme, c'était payer pour un permis de séjour et lire dans la case 'lieu de naissance' : 'Rimini'. Le racisme, c'était chaque fois que les gens oublient qu'être Italien est un droit, pas un mérite." "Le racisme, explique aujourd'hui, Antonio Dikele Distefano, c'est un bagage que l'on porte avec soi, on choisit de le poser ou pas."

L'auteur n'épargne personne et dénonce les préjugés des deux côtés

Et puis, c'est le choc. Le rap de New-York, salvateur, dévorant, le tournant à ne pas laisser passer dans sa destinée. Mais la vie dans une HLM est plus forte que tout. Un ballon dans un jardin, le mauvais jardin et c'est le drame. Un Blanc ivre de rage, un couteau et Claude qui s'en empare, le mal est fait. Claude est en sang. Il quitte la cité. Le trio s'éparpille quelque peu. La vie s'étire, il a dix-sept ans, il n'a aucun projet d'avenir, il rencontre Anna. Elle est Blanche. Là, on rentre dans le vif du sujet. Les relations Blancs/Noirs, les relations hommes noirs et femmes blanches. L'auteur n'épargne personne et dénonce les préjugés dans les deux camps. "Nous sommes très doués pour dire comment on doit nous traiter, poursuit le jeune écrivain, alors que nous-mêmes pouvons être discriminants. Et notamment sur ce sujet ultra tabou de l'homosexualité." Il est amoureux d'Anna. Sharif se moque de son penchant pour les "cachets d'aspirine", lui rappelle qu'il faut les "culbuter" mais surtout ne pas les aimer. Parce qu'il existe une frontière à double-sens. Blancs envers les Noirs et vice-versa.

L'histoire familiale d'Antonio Dikele Distefano ressemble à celle de son roman. Dans les années 1980, son père et sa mère fuient la guerre civile qui déchire l'Angola, trouvent refuge en République démocratique du Congo, puis parviennent à gagner la Suisse et enfin l'Italie. Lui naît en Italie et grandit à Ravenne, en Emilie-Romagne. Ses parents tiennent une épicerie, un "african market". La vie est dure et fragile. A plusieurs reprises, faute de pouvoir payer son loyer, la famille est expulsée. L'école n'est pas son truc, alors qu'il lit beaucoup et écrit déjà des histoires. Et il regarde autour de lui, observe les familles

dysfonctionnelles comme celle de son roman. "Des filles comme Stefi, j'en ai vu beaucoup, elles sont héroïques parce qu'à cet âge-là, on est coincé dans son égoïsme et au lieu de ça, ces filles pallient aux carences des adultes comme celles de certaines mères. D'ailleurs, je trouve que pour mettre au monde un enfant, on devrait avoir un permis, passer un examen, que ce ne soit pas considéré comme naturel."

Ce récit montre la diversité au sein de la diversité et c'est un appel à la tolérance

A travers la tranche de vie d'un adolescent, l'auteur nous parle d'immigration, d'intégration, de couleur de peau, d'avenir et de passé. Pourquoi se référer sans cesse à un continent (africain) où les gens ne ressemblent pas forcément, - les passages où il souligne les différences physiques entre les Sénégalais, les Ivoiriens ou autres sont une piqure de rappel face à la bêtise -, pourquoi s'efforcer à oublier que ceux qui sont nés dans le pays d'adoption de leurs parents sont autre chose que des Italiens, des Français ou des Espagnols. "Ce n'est pas parce que je suis Noir que je ressemble à un autre Noir, ce sont les Blancs qui nous voient comme ça, ajoute, le jeune homme. Ce récit montre la diversité au sein de la diversité et c'est un appel à la tolérance." D'où ce personnage de père homosexuel, le gros tabou chez les Noirs dont la virilité est si redoutée par les Blancs.

Cinq romans à seulement 28 ans

Cinq romans dont l'un a obtenu un prix littéraire (le Premio fiesole) ; deux émissions musicales, un magazine en ligne, *Esse*, lancé en 2016 et devenu ensuite une chaîne YouTube, "Basement Cafe" (23 millions de vues en deux ans) , des portraits réalisés pour la chaîne de télévision LaEffe et même une série Netflix, *Zéro*. Antonio Dikele Destafono est un jeune homme pressé. A la question, peut-on échapper au déterminisme social et économique, la réponse claque sans ambiguïté : "Evidemment, nous sommes entourés d'opportunités, Internet nous ouvre des milliers de fenêtres sur le monde et le savoir, on peut étudier ce que l'on veut, il faut juste se bouger."

J'ai envie que mes neveux et les enfants de leur âge puissent s'inspirer d'une figure qui leur ressemble, sans avoir besoin d'aller la chercher sur un autre continent

Et c'est exactement ce qu'il a fait. A 18 ans, lui qui était fâché avec l'école, cherche sur Internet des conseils pour devenir écrivain, découvre les comptes d'auteur et publie un premier ouvrage en 2014 (*Dehors il pleut, à l'intérieur aussi, je passe te prendre*). Trois mois

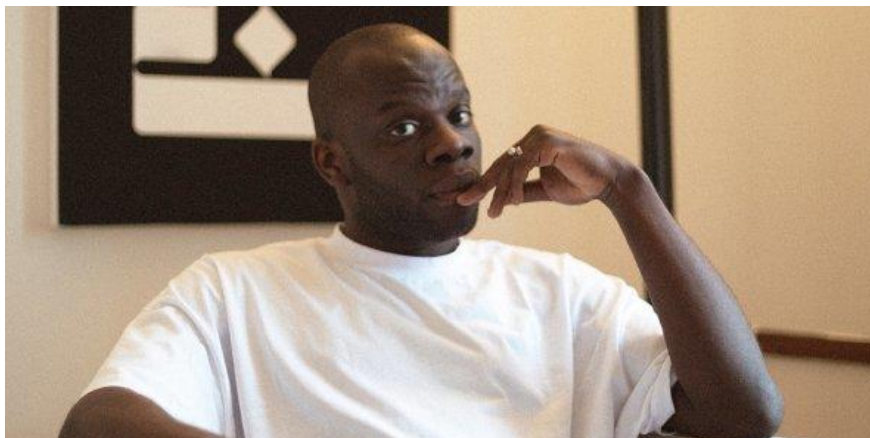
après sa sortie, les éditions italiennes Mondadori en rachètent les droits. Un an plus tard, le livre s'est déjà vendu à 100.000 exemplaires. On n'arrête plus Antonio Dikele Distefano. Dans une Italie que l'écrivain juge "compassée et attachée à sa tradition" comme une moule à son rocher, il revendique une place pour tous les Afro-descendants. "J'ai envie que mes neveux et les enfants de leur âge puissent s'inspirer d'une figure qui leur ressemble, sans avoir besoin d'aller la chercher dans un autre pays ou sur un autre continent." Dans le monde artistique, le noir est n'est pas une couleur. Ça tombe bien. Avec ce roman poignant mais sans concession, Antonio Dikele Distefano réussit un tour de force : rendre visible l'invisible.

***Invisible* de Antonio Dikele Distefano, traduit par Marianne Faurobert, éditions Liana Levi, 219 pages, 16 euros.**

DIASPORAS

[Série] Antonio Dikele Distefano, l'autodidacte qui veut faire plus de place aux Afro-Italiens (1/5)

13 février 2021 à 16h25 | Par *Aminata Aidara*



« Afro-Italiens : génération consciente » (1/5). Né en Italie de parents angolais, Antonio Dikele Distefano défend des projets artistiques éminemment politiques pour donner de la visibilité aux Afrodescendants.

Écrivain, scénariste, présentateur d'émission télévisée... Antonio Dikele Distefano est un infatigable touche-à-tout qui, depuis 2014 et la publication de son premier roman, enchaîne les succès. « Un jour, explique-t-il, j'ai décidé que j'en avais assez d'attendre que la société italienne me fasse une place à sa table et que, avec mes amis, j'allais construire ma propre table. » Depuis, il ne s'est plus arrêté.

Né en Italie de parents angolais, il n'a que 28 ans mais peut déjà revendiquer un joli palmarès : cinq romans dont l'un a obtenu un prix littéraire (le Premio fiesole) ; deux émissions musicales ; un magazine en ligne, *Esse*, lancé en 2016 et devenu ensuite une chaîne YouTube, « Basement Cafe » (23 millions de vues en deux ans) ; des portraits réalisés pour la chaîne de télévision *LaEffe* et même une série Netflix – *Zero* – qui doit sortir en 2021... Insatiable, il prévient : « Arriver sur Netflix ne doit pas être le point culminant de ma carrière ! » « Depuis toujours, continue-t-il, le point commun à tous mes projets est la persévérance. Je suis un perfectionniste, j'étudie beaucoup. Peut-être pas dans le sens traditionnel du terme, mais avant de m'atteler à un projet quel qu'il soit, je fais en sorte d'en apprendre le plus possible. »

Déclassement et précarité

L'histoire familiale d'Antonio Dikele Distefano s'enracine en Afrique. Dans les années 1980, son père et sa mère fuient la guerre civile qui déchire l'Angola, trouvent refuge en RD Congo, puis parviennent à gagner la Suisse et enfin l'Italie. Lui naît à Ravenne, en Émilie-Romagne. Ses parents tiennent une épicerie, un « african market », mais les temps sont durs. Licenciement, chômage, petits boulots... Les Distefano connaissent le déclassement, la précarité, les coupures de gaz et d'électricité. À plusieurs reprises, faute de pouvoir payer son loyer, la famille est expulsée. Les difficultés sont telles qu'enfant, Antonio se sent « vieux ». L'école n'arrange rien : mauvais élève, il parvient tout juste à décrocher son brevet : « Avec moi, l'école n'a jamais marché, parce qu'on a toujours essayé de me convaincre que j'allais être ouvrier. »

Désormais âgé de 18 ans, il aspire à autre chose. Il lit, beaucoup, cherche sur internet des conseils pour devenir écrivain, découvre que l'on peut se passer de maison d'édition, se lance dans l'écriture et publie un premier ouvrage à compte d'auteur en 2014 (*Dehors il pleut, à l'intérieur aussi, je passe te prendre*). Trois mois après sa sortie, Mondadori en rachète les droits. Un an plus tard, le livre s'est déjà vendu à 100 000 exemplaires.

Antonio Distefano est lancé. *Tôt ou tard nous nous embrasserons* sort en 2016, *Qui souffre ne le dit pas* en 2017, toujours chez Mondadori. Imprégné de culture hip-hop, grand admirateur de Puff Daddy, il lance en parallèle *Esse* avec une poignée d'amis, qui fait la part belle aux rappeurs italiens (« le rap, dira-t-il un jour, m'a sauvé la vie »).

Des projets éminemment politiques

Zero, la série dont il a écrit le scénario, est adaptée de *Je n'ai jamais eu mon âge*, sorti en 2018. Dave Seke, Dylan Magon, Virginia Diop, Daniela Scattolin, Madior Fall, Livio Kone, Haroun Fall... Les acteurs principaux sont tous d'origine africaine et Antonio Distefano en est fier. « Il faut arrêter d'aller chercher des acteurs [noirs] en France. En Italie aussi, il y a des comédiens, il n'y a pas que des footballeurs ou des rappeurs noirs. »

« À LA HAINE, IL FAUT RÉPONDRE AVEC DES PROJETS PLUS GRANDS ET PLUS BEAUX. »

Dans une Italie qui fait si peu de place aux Afro-descendants, ses projets artistiques sont éminemment politiques, Antonio Distefano le sait et le revendique. « J'ai envie que mes neveux et les enfants de

leur âge puissent s'inspirer d'une figure qui leur ressemble, sans avoir besoin d'aller la chercher dans un autre pays ou sur un autre continent, comme j'ai dû le faire. »

Antonio Distefano n'est jamais allé en Afrique. Sa mère est retournée vivre en Angola et la pandémie de Covid-19 l'a empêché de lui rendre visite en 2020, ainsi qu'il l'avait prévu, mais ce n'est que partie remise. Pour l'heure, il est occupé à lutter contre le scepticisme de la société et de la classe politique italiennes et à dresser la table qu'il a construite avec ses amis. « À la haine, il faut répondre avec des projets plus grands et plus beaux. Regardez notre table : on y invite qui on veut ! »

Famille du média : **Médias d'information générale (hors PQN)**

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **N.C.**

Sujet du média :

Actualités-Infos Générales



Edition : **Novembre 2021 P.22**

Journalistes : **S.R.**

Nombre de mots : **168**

Valeur Média : **662€**

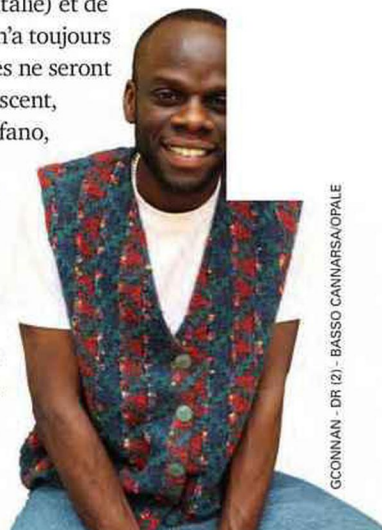
ROMAN

L'ATTRAPE-CŒUR

Antonio Dikele Distefano frappe fort avec son quatrième roman, adapté en série pour Netflix.

«LA VIE NOUS TRAITAIT comme si elle voulait notre peau et puis finalement, elle nous la laissait.» C'est l'histoire de Zéro, enfant qui se sent invisible aux yeux de ses parents, mais aussi aux yeux du pays qui l'a vu naître (l'Italie) et de celui de ses origines (l'Angola), qu'il n'a toujours pas rencontré. Ses blessures affectives ne seront pansées que par la découverte, adolescent, du rap. Comme Antonio Dikele Distefano, dont la mère a ouvert le premier magasin dit «exotique» de Ravenne, dans le nord de l'Italie... Une création de label et de revue (*Esse Magazine*) plus tard, celui qui poste sans cesse ses histoires sur Facebook est remarqué, publié, et ne cesse, depuis, de propager son verbe. Ce superbe nouveau roman prouve qu'il est désormais non seulement devenu visible, mais lisible. ■ S.R.

ANTONIO DIKELE DISTEFANO,
Invisible,
Liana Levi,
224 pages,
16 €.



GCNNAN - DR (2) - BASSO CANNARSA/OPALE





Trouver sa place dans le monde

« Invisible ». Antonio Dikele Distefano. Traduit de l'italien par Marianne Faurobert. Liana Levi. 220 pages. 16 euros.

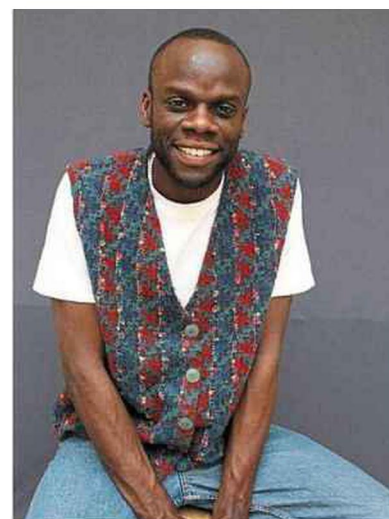
« La vie nous traitait comme si elle voulait notre peau et puis finalement, elle nous la laissait. » À 7 ans, Zéro, a déjà compris que pour lui le chemin vers l'avenir serait plus compliqué. Né en Italie de parents Angolais, l'enfant est marqué par leur séparation. Lorsqu'à 9 ans, il retourne chez son père dans leur quartier pauvre, c'est pour découvrir un homme à la dérive.

Pour Zéro et ses amis fils d'émigrés africains comme lui, il est peu d'alternatives. Ils sont les invisibles de la société, ceux que l'on méprise,

ceux que l'on refoule à la frontière lors d'un voyage scolaire en Angleterre parce qu'ils n'ont pas la nationalité italienne alors qu'ils sont nés dans ce pays, ceux dont la couleur de peau incarne une menace et dont les filles se méfient à la nuit tombée.

Le salut tient à la foi en soi. À 17 ans, Zéro essaie de se garder des embrouilles, mise sur son premier grand amour et sur l'amitié. Mais il ne suffit pas de confondre une terrasse d'immeuble avec le toit de l'univers pour trouver sa place dans le monde.

Touchant de simplicité, Antonio Dikele Distefano donne à ses invisibles une dimension universelle.



F. B. Antonio Dikele Distefano.

PHOTO : BASSO CANNARSA/OPALE



Invisible de Antonio Dikele Distefano. La conscience de Zéro

Publié le jeudi, 21 octobre 2021 à 09h50 Par Stefano Palombari



Zéro n'aime pas son surnom. Ce jeune homme, qui n'a connu que l'Italie mais que les Italiens ne reconnaissent pas, vit dans la banlieue d'une ville moyenne d'Émilie Romagne. Zéro a dû grandir vite. Il a connu le goût amer du désenchantement de son plus jeune âge. Confronté à des problèmes matériels constants, au déchirement de sa famille, au déménagement dans une autre ville, au regard des autres, Zéro n'a pas été gâté par la vie.

Zéro est noir. La plupart de ses voisins ont eu aussi les stigmates du voyage, de l'altérité. Leur peau, leur nom, leur pauvreté, tout les renvoie vers cette ailleurs indistinct. Dès qu'ils sortent de leur quartier, Zéro et ses copains sont perçus comme une menace. Le centre-ville, apanage des familles aisées blanches, est un endroit semé d'embûches : Insultes, moqueries, méfiance, contrôle de police.

Zéro a des copains, de vrais amis, ses trois potes Inno, Claude et Sharif. Ils sont inséparables. Ils ont tous en commun leur fardeau de souffrance et de discrimination, mais ils sont tous très différents. Chacun tente de s'en sortir. Chacun à sa façon. Mais tous ont un seul et unique but : quitter le quartier pour avoir une vie paisible.

« Vu de l'extérieur, les quartiers où habitent les immigrés sont considérés comme homogènes. Les immigrés sont des différents et leur différence les rend tous pareils. Ce nom les définit comme une identité. (...) J'ai voulu montré la diversité dans la diversité » Nous explique le jeune auteur du roman (voir l'interview intégrale de Antonio Dikele Distefano).

Pour écrire ce roman, Antonio Dikele Distefano s'est basé sur le récit de ses amis du quartier. L'auteur est né en Italie de parents originaires de l'Angola. Il a grandi dans un quartier de la périphérie de Ravenne. Même si les personnages du roman sont fictifs, ils brillent de leur vérité. Une vérité rendue par un collage parfaitement maîtrisé de bribes de vraie vie.



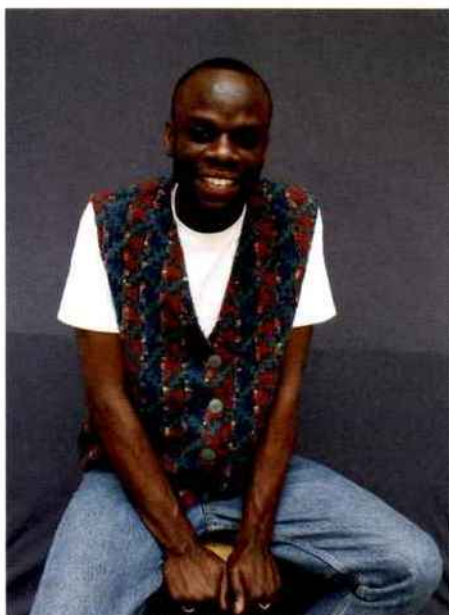
ANTONIO DIKELE DISTEFANO *INVISIBLE*

Traduit de l'italien par Marianne Faurobert
Liana Levi, 160 p., 16 €



👁️ LU & CONSEILLÉ PAR

S. Gastel
Lib. Terre des livres
(Lyon)
L. Roulier
Lib. Gutenberg
(Issy-les-Moulineaux)



Avant de devenir le héros de la série à succès éponyme diffusée par Netflix, *Zéro* est d'abord le narrateur d'*Invisible*. Dans ce roman percutant de réalisme et de tendresse, l'écrivain Antonio Dikele Distefano, né de parents angolais en Italie, tout comme son personnage, raconte l'itinéraire de Zéro, de 7 à 17 ans, dans une société qui nous envisage uniquement par notre couleur de peau. Replié sur lui-même, peu bavard, le garçon digère les coups durs et les désillusions. Mais face au racisme, à la violence et à la misère, Zéro pourra compter sur son amitié avec des camarades de son âge, tous afrodescendants, et sur sa détermination farouche à s'en sortir à tout prix. Traversée par la grâce de cœurs purs, cette fiction sociale autour de la différence est allégée par le regard de l'enfant, mi-désenchanté mi-candide. On la lit d'un seul souffle, happé par les aventures de ces *ragazzi* diablement attachants. ► PAR SARAH GASTEL
LIBRAIRIE TERRE DES LIVRES (LYON)